





Aspi Deth



Dans tes yeux



Livr'S Éditions

Retrouvez notre catalogue sur le site de Livr'S Éditions  
[www.livrs-editions.com](http://www.livrs-editions.com)

Illustration de couverture : Erica Petit Illustrations

Corrections : L.A.Braun

Maquette : É. Ansciaux

Droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'accord écrit de l'auteur. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, scanner, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Toute demande sera adressée à Livr'S Éditions

<[contact@livrs-editions.com](mailto:contact@livrs-editions.com)>

ISBN : 978-2-37910-009-3

*À mes lecteurs*





---

*Premier Chapitre : Un job à prendre*

---



*{Alec}*

Quand Steve rentra avec une gueule de bois terrible dont il allait se souvenir longtemps, j'étais déjà levé, lavé, rasé, habillé. Il ne me restait plus qu'à terminer de boire mon café.

Noir avec deux sucres, comme d'habitude.

L'unique carburant efficace pour me motiver à commencer la journée.

– Tu as l'air de t'être bien amusé..., supposai-je en scrutant mon colocataire à moitié endormi dans le divan-lit qui trônait au centre de notre minuscule salon.

Je me retournai en direction de la fenêtre qui donnait sur la

rue, investie par un régiment de pigeons.

Ah, Venise...

Avec 19 millions de visiteurs par an, elle est la ville la plus visitée en Italie, devant Rome et Florence. L'affluence y est constante, avec des pointes pendant le Carnaval, et entre mai et octobre. Elle comprend 6 quartiers : Cannaregio, San Marco, Castello, Santa Croce, Dorsoduro et San Polo ; et est reliée par quatre cents ponts. Comment le sais-je ? Souvenirs d'un de mes premiers boulots dans cette région, quand je jouais les guides touristiques pour gagner ma croûte.

Alors, quand on vous dit Venise, vous pensez d'office aux gondoles, au carnaval, aux promenades pour touristes, à la chaleur humide en été, au prix exorbitant des appartements et à la foule sur certains itinéraires du centre historique. Moi, ce que j'aime à Venise, c'est marcher au milieu des ruelles dans un décor éblouissant à la beauté unique. Quand vous rentrez chez vous en gondole à trois heures du matin car vous êtes déchiré, il y a quelque chose d'irréel.

Vivre à Venise, c'est se sentir à l'écart du monde dans un univers très citadin. Cette ville est enivrante, élégante, inimitable, divertissante et romantique.

Des milliers de choses que j'aime à Venise me traversaient l'esprit lorsque la voix de mon ami me ramena à la réalité.

– Je vais mourir... , gémit-il.

– Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ou tu vas t'en sortir sans moi ? demandai-je, ne souhaitant pas que le gars avec qui je partageais le loyer passe l'arme à gauche.



Steve, les cheveux en pétard et le visage blafard, ne répondit rien et se contenta de hocher frénétiquement la tête, les yeux clos.

« Tant mieux » pensai-je en souriant, satisfait de ne rien devoir ajouter aux millions de choses que j'avais prévues pour cette journée.

– Oh non..., grommela mon colocataire, puis il plongea son visage dans un des oreillers décoratifs qu'une de mes ex nous avait offerts juste avant que je la quitte.

– Si tu penses que tu vas gerber, dis-le, et je t'amène un seau, lui proposai-je avec l'espoir qu'il finisse par trouver la force de se traîner jusqu'à son lit.

– Ce n'est pas ça..., souffla-t-il en se tortillant, les mains posées sur le haut du ventre.

– C'est quoi le problème dans ce cas ? insistai-je.

Je me dirigeai vers l'évier sous lequel se trouvait le seau, qui servait à de rares occasions à nettoyer le studio, et je l'emmenai ensuite au pied du divan-lit, au cas où...

– Je dois aller bosser aujourd'hui ! maugréa Steve, désespéré.

Je ne pus retenir un rire franc qui trahit l'ironie de la situation. En effet, même si nous vivions la « bella vita » en Italie, nous étions tous deux fauchés. Nous avions beau cumuler les boulots, cela ne suffisait pas, et nous finissions tous les mois sans le sou. Puis, Steve avait trouvé sur le net une petite annonce, courte et énigmatique, mais surtout alléchante.

*« Engage homme à tout faire pour aider à entretenir une propriété à San Marco, discret, volontaire et respectueux du règlement. Nous cherchons une*

*personne ponctuelle pour travailler deux jours par semaine de 10 heures à 19 heures. Cette offre s'adresse uniquement à des personnes sérieuses. Si vous êtes intéressé, veuillez laisser un message au numéro renseigné en fin d'annonce, et nous ne manquerons pas de reprendre contact avec vous dans les plus brefs délais.»*

J'eus beau l'asticoter à propos du fait qu'il allait sûrement tomber sur une bande de dingues, il tenta le coup alors que je préférerais continuer à travailler dans le café-bar-discothèque qui se situait non loin de l'endroit où l'on créchait. Finalement, il s'avéra que j'avais eu tort de ne pas postuler à sa place, et pendant que je me faisais six euros de l'heure au Marcolini à porter des bacs de bières et à jouer les videurs, lui recevait un salaire fixe de quinze euros de l'heure et avait même le repas compris.

Évidemment, il avait voulu augmenter son temps de travail, mais il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer la responsable de la propriété, madame Di Marzi. Il avait toutefois interrogé une des femmes de ménage qui lui avait froidement répondu que si madame Di Marzi désirait qu'il augmente son temps de travail, elle le lui ferait savoir.

Depuis, il se contentait de se rendre deux jours par semaine à la propriété de cette riche famille pour y travailler. Une chose était certaine, il, enfin nous, ne pouvions pas nous permettre de perdre cet emploi, car s'il perdait cette source de revenus, je ne serais définitivement pas en mesure de compléter sa part manquante. Et puis ici, en plein Venise, il y avait une si forte demande pour des petits studios comme le nôtre que le propriétaire ne réfléchirait pas à deux fois avant de nous mettre à la porte.

– Je suis foutu, soupira Steve, semblant émerger un court

instant de son état second.

Je voulus le sermonner, lui dire qu'il n'aurait pas dû sortir, mais cela aurait été hypocrite de ma part. Moi aussi, je sortais et rentrais à pas d'heure. La seule différence, je tenais bien mieux l'alcool que lui.

Oui, j'étais un petit chanceux, ou du moins, j'avais de l'entraînement.

– Il faut que tu m'aides! s'exclama-t-il soudain en me faisant presque sursauter.

– Que veux-tu que je fasse? Ce n'est pas le genre de job où il suffit de passer un coup de téléphone pour avertir que tu n'es pas en état, ironisai-je et continuai de déguster le fond de ma tasse.

– Vas-y à ma place, me proposa-t-il, une lueur d'espoir dans ses petits yeux rougis.

Sur le coup, si surpris par sa proposition, je manquai de m'étrangler et renversai un peu de café sur mon T-shirt blanc.

– Bordel! me plaignis-je en vidant les dernières gouttes du breuvage dans l'évier.

Je posai ensuite la tasse sur la petite table à manger qui ne pouvait accueillir qu'une seule personne et enlevai mon haut taché.

– Tu racontes n'importe quoi! m'offusquai-je. Je te rappelle qu'ils ont l'air vraiment très regardants concernant le personnel qui vient travailler chez ta Ma-da-me Di Mar-zi, me moquai-je en prenant de grands airs. Et puis, au cas où tu aurais oublié, je dois être au Marcolini dans une heure trente.

– Je t’en supplie, commença-t-il à m’implorer tandis que je lançais mon T-shirt sur la pile de vêtements qui trônait dans le coin droit de la minuscule salle de bain.

– Je ne vais pas perdre mon job au bar parce que tu as une gueule de bois, me défendis-je en fouillant pour dégoter un haut propre dans le premier tiroir de la commode, où j’avais empilé quelques-unes de mes affaires.

– S’il te plait, tu sais que je ne peux pas perdre cet emploi, me supplia-t-il à nouveau alors que j’enfilais un T-shirt noir.

– Moi non plus, je ne peux pas me permettre de me faire virer du mien, figure-toi, lui rappelai-je.

– Alec...

– Mais que veux-tu que j’y fasse? m’énervai-je alors qu’il continuait à se morfondre dans le divan-lit. Je travaille toute la journée, puis je dois aller courir, et tu voudrais que j’aille en plus bosser à ta place. Même si je le voulais, c’est juste impossible.

– Écoute-moi, m’apostropha-t-il lorsque je réapparus dans ce qui nous servait de kitchenette-salon-salle à manger.

– Tu as dix secondes pour me convaincre, m’exaspérai-je.

– Tu téléphones au bar et tu leur dis que tu es malade. Je suis certain qu’ils feront l’impasse pour une fois.

– Et qu’est-ce que j’y gagne? le questionnai-je, à court d’arguments.

– Outre le fait que grâce à ça, je garderai le travail qui nous permet de payer une grande partie du loyer? s’offusqua mon colocataire tandis qu’un sourire malin s’étirait sur mon visage.